

René RIOUL

Les Jours de Juin 1940

*Récits des témoins*

Edition *S*cripta



*"Les massacres, famines, émeutes, exodes s'inscrivent dans des vies concrètes [...]. Et dans ces vies qu'ils déchirent, écrasent, effondrent, ils prennent nécessairement un aspect singulier [...]. Les personnes dont nous racontons l'existence ne seront pas des exceptions, en aucune manière, de la sorte chacun pourra à son gré voir en elles l'expression d'un phénomène collectif ou la victime d'un destin singulier."*

*Les Temps Modernes*, n 1, oct. 1945, p. 132,  
cité par J.-L. Jeannelle, in *Littérature*, 135, sept. 2004, p. 103, n.



# Préface

Ce livre est l'aboutissement d'un projet au long cours et d'une architecture patiente : nombreux sont ceux à avoir eu la chance d'en contempler jour après jour le déploiement sur le site Internet de l'auteur, « Les jours de juin 40 », qui fait en quelque sorte figure d'avant-texte au présent ouvrage. Féru d'histoire, sensible à la teneur autobiographique des œuvres, René Rioul – que l'on connaissait jusqu'ici comme grammairien de référence – offre un second souffle et un nouveau support à son enquête. En voici ajoutées les différentes parties, qui correspondent à autant d'histoires individuelles semées sur les routes de France, dans l'un des épisodes les plus critiques de son histoire contemporaine.

Après un conflit latent de neuf mois qui ne se traduit par aucun combat véritable, les forces allemandes lancent le 10 mai 1940 contre la France une offensive victorieuse qui leur permet d'évoluer rapidement au sein du pays et de le conquérir en un temps record. Tout s'accélère alors : au repli des armées françaises succède l'exode de millions de civils fuyant la moitié nord de la France en quête d'un improbable asile. Peu de temps après la signature de l'armistice du 22 juin, c'est au tour d'un régime politique en place depuis 1870, la Troisième République, de s'effondrer. Il cède la place au régime de Vichy, instauré lors du vote des pleins pouvoirs au Maréchal Pétain le 10 juillet 1940.

Après le long suspens de la drôle de guerre et avant l'Occupation, se joue sur la scène de l'histoire un acte resserré d'une durée exacte de deux mois, dont la densité est attestée à la fois par la somme des faits advenus et par la quantité des écrits qu'il a suscités. La guerre de 1940 aura fait couler beaucoup de sang (contrairement à l'idée reçue selon laquelle tous les soldats auraient

mis bas les armes), mais aussi beaucoup d'encre de la part des acteurs et des témoins de l'événement.

L'une des vertus de l'essai de René Rioul est de montrer à quel point cette prise de plume, loin de se cantonner aux cercles littéraires, a été partagée par le plus grand nombre. C'est là une réalité dont l'auteur a éprouvé la consistance par sa fréquentation assidue des archives de l'APA (l'Association pour l'autobiographie, cofondée par Philippe Lejeune), dont il dévoile plus de vingt textes inédits – gisement de documents bruts dont l'historien comme l'amateur sauront tirer profit. À ces écrits privés s'ajoute un échantillon significatif d'œuvres publiées, prélevées avec soin dans la multitude des récits portant sur la France défaite : elles ont pour auteurs Julien Gracq, Simone de Beauvoir, Raymond Queneau, Claude Mauriac, Lucien Rebatet, Claude Roy ou encore Jean Malaquais.

L'ensemble que forment les textes retenus révèle à quel point « l'étrange défaite » de 1940, selon la formule de Marc Bloch, constitue un grand récit choral, impliquant tout un peuple : clercs et laïcs, journalistes et métallos, infirmières et boulangers, préfets et députés, jeunes aspirants et vétérans de 1914-1918. Aux côtés de personnalités littéraires reconnues, le lecteur découvre ainsi une galerie d'individus aux destins plus modestes, auxquels la mémoire collective réserve en général une moindre place.

En se penchant sur des récits qui, rivés aux circonstances, n'en scrutent pas moins le sens de l'histoire, René Rioul rend justice au jugement d'Aragon pour qui « ce n'est pas dans les cendres du temps, mais dans les dangereuses flammes de l'événement que naissent les images valables de l'homme ». En tant que lecteurs, nous sommes à notre tour embarqués, plongés dans cette fournaise des événements qui, en dépit de leur caractère inouï, ne sont somme toute pas si éloignés de nous dans le temps.

En contraste avec le chaos de la guerre, le classement et la

présentation des textes établis par René Rioul suivent une rigueur toute cartésienne. C'est guidé par un souci de l'exactitude que l'auteur dispose les « histoires d'insectes » – le mot est de Léon Werth – que sont les récits de mai-juin 1940. Mais plus qu'à un entomologiste minutieux, c'est à un ventriloque utilisant sa voix pour mieux faire entendre celle des autres que René Rioul s'apparente. Car il ne livre pas ici une anthologie, entendue comme un recueil d'extraits précédés de quelques phrases introductives ; il propose de manière plus ambitieuse une synthèse des récits en leur entier, dont il exhume la matière vive et fait ressortir les passages les plus piquants avec une grande économie de moyens. Ses phrases de liaison et ses notes de régie narrative forment autant de balises spatiales et temporelles permettant de suivre en son détail le déroulé des actions narrées. Sans rejoindre ni la sécheresse du compte rendu ni l'érudition d'une édition critique, la méthode, plus légère, met toujours à l'honneur la parole des témoins – jusqu'à celle de René Rioul lui-même qu'on retrouve âgé de cinq ans et dont le vécu consonne avec celui des autres. Quelle que soit leur longueur, les textes se conforment tous à un même modèle de présentation, le mérite d'un tel procédé étant de placer sur un même plan écrivains reconnus et auteurs laissés dans l'ombre, d'égaliser les contenus sans pour autant les araser les uns sur les autres.

La succession des récits finit par générer un large système de correspondances et d'échos ; peu à peu, un équilibre s'établit à la lecture entre l'attention au singulier et la saisie des ressemblances. Les expériences de vie et les tonalités dans lesquelles elles sont rendues ont beau être différentes, elles se recourent en bien des points et partagent un même fond d'incertitude : celui d'un temps d'exception, d'une France en suspens et bientôt en éclats, dont personne ne saurait dire, au moment des faits, vers quel côté de la balance son destin peut

pencher.

À la faveur du kaléidoscope de points de vue, de jugements, d'examens de conscience dont le lecteur prend connaissance, se détache une cartographie de la France que René Rioul a tenu à mettre en évidence au moyen d'un utile index des noms de lieux permettant au lecteur de se mouvoir, à l'instar des réfugiés de 1940, « des brumes du nord au soleil tragique de l'extrême midi », comme le dit encore Aragon. Dans le pays qu'ils traversent à pied, à bicyclette, en voiture, en train – voire en chalutier ! – bien souvent les individus ne se reconnaissent pas. Égarés, désorientés, dépaysés, sans cartes géographiques sur lesquelles compter, ils ont plutôt le sentiment d'évoluer au sein d'une vaste *terra incognita*. Ce qui n'empêche pas les Français de nourrir à l'égard de leur espace national un rapport affectif privilégié, exprimé à grand renfort de descriptions sensibles. Nombreux sont les auteurs pour qui le travail d'écriture aura permis de substituer à la patrie détruite un territoire recomposé.

De quelque façon que l'on chemine parmi les textes ici réunis, quel que soit le fil que l'on suive, on prendra, à coup sûr, la mesure des mille manières dont un événement peut être vécu et l'histoire racontée.

Aurélien d'Avout



# Avant-propos

"**Juin 40**" est le nom propre de l'événement historique qui commence le vendredi 10 mai 1940, après neuf mois somnolents de "drôle de guerre", avec l'offensive allemande foudroyante en Belgique et au Luxembourg, et prend fin en principe le mardi 25 juin 1940 avec l'entrée en vigueur de l'armistice.

Un grand nombre de personnes ont laissé leurs souvenirs sur cette période. Leurs témoignages ont été publiés ou sont restés inédits. Certains étaient militaires ; d'autres étaient civils. Certains étaient déjà connus ou le sont devenus ; d'autres étaient et sont restés des inconnus. Tous ont vécu au même rythme de la grande Histoire leurs humbles histoires personnelles. Mais souvent, parce que les unités militaires avaient perdu leur cohésion et que les familles se trouvaient dispersées, ils les ont vécues – paradoxe – dans une grande solitude, au milieu de la foule dont ils partageaient le sort. Pour tenter de comprendre ce qu'a été, à leur niveau, l'enchaînement des événements et ce qu'ils ont ressenti, j'ai ici rassemblé et condensé les récits de leurs aventures. Récits d'aventure, en effet, et d'une aventure unique dans leur vie ou en tout cas inoubliable.

*« Où étiez-vous et qu'avez-vous fait le 10 mai 1940 et ensuite ? »* Cette question qu'Aragon, lorsqu'il préparait les chapitres situés en mai-juin 40 de son grand roman *Les communistes* (ORC, IV, Pléiade, p. 1361), posait de vive voix à tous ceux qu'il rencontrait, j'ai souhaité la poser à mon tour à tous ceux qui en ont laissé le témoignage écrit, que ce soit sous forme de journal ou de souvenirs.

Ce n'est pas moi qui ai écrit les centaines de pages qui forment ce livre. Ou si l'on veut, je les ai écrites sous la dictée des témoins, attentif à rester au plus près de leur dire, tout en condensant leur récit, et soucieux de ménager le plus souvent possible, en multipliant les citations, un espace où l'on entende leur voix elle-même. Mon rôle s'est limité à lire et à réécrire, en les mettant pour ainsi dire tous au même format, des plus prolixes aux plus sobres. Un des effets, délibérément recherché, de cette opération est de mettre exactement sur le même plan les auteurs reconnus et les gens ordinaires, ou encore ceux qui avaient à raconter des faits d'un intérêt exceptionnel, et ceux qui n'ont vécu que le tout venant de ce qui sera resté tout de même une des grandes aventures de leur vie, chacun, d'ailleurs, la vivant à sa manière particulière. "Juin 40", pour tous, est un tremblement de terre.

Même si j'ai estimé nécessaire de placer en tête de cette enquête un rappel des faits les plus importants, je ne suis pas un historien, et ceci n'est pas un livre d'Histoire. Pas de considérations explicatives, d'articulation des causes et des effets ; encore moins de jugements moraux ou politiques, mais une expérience à hauteur d'homme.

On peut lire ces récits comme on lirait n'importe quel roman, avec cette singularité capitale que ce sont des romans "vrais". Ils sont toujours focalisés sur le témoin qui se raconte. Le lecteur est invité à suppléer par l'imagination à ce que celui-ci ne dit pas ou seulement allusivement. Il ne manquera pas de s'identifier au "héros" et de se demander au cours de sa lecture si celui-ci va s'en tirer ou au moins comment il va s'en tirer. En cela consiste le "suspense". Il est étroitement individuel. Car sur le plan historique lui-même, le dénouement est connu d'avance.

On trouvera ailleurs des tableaux d'ensemble. Rien que sur le plan militaire, on ne demande pas à Fabrice d'analyser les phases de la bataille, ni d'en expliquer les tenants et aboutissants. On lui demande encore moins une vue d'ensemble de la campagne, voire de la guerre. Sur les routes de la débâcle ou de l'exode, personne ne peut avoir pleinement conscience du sens et du déroulement de ce qui se passe. Militaires et civils sont privés de leurs repères habituels, souvent même de toute information digne de ce nom : les journaux ne paraissent pas ou irrégulièrement et on a laissé à la maison le gros meuble qu'était alors la T.S.F. Donc, que ce soit bien clair : ce qui suit est un recueil d'histoires, au pluriel. Ce qui m'intéresse prioritairement, c'est de savoir comment a été vécu par les témoins, dans une sorte d'unanimité – tous en même temps, dans les mêmes lieux, mais livrés à une déréliction absolue, à une radicale solitude –, l'effondrement des cadres sociaux et la désagrégation des certitudes qui protégeaient chacun d'une réalité devenue brusquement insupportable.

Ce qui fait l'intérêt de ces histoires est même directement opposé aux exigences légitimes de l'historien. En valorisant le point de vue individuel, et plus spécialement, quand c'est possible, la réaction immédiate, l'approche autobiographique se condamne à enregistrer des représentations précritiques, faisant une large place aux préjugés, voire souvent, en l'occurrence, aux rumeurs, qu'on appelait à l'époque des "bobards". Ce qui m'importait était d'en savoir un peu plus sur ce que ressentaient, *sur le coup*, les acteurs (si peu actifs, au demeurant) de ce grand drame. Car, en fin de compte, les textes écrits avec trop de recul ne font qu'ajouter une couche de lieux communs aux premières impressions. À peine plus objectifs, ils perdent en authenticité. Les témoins que j'ai retenus pourraient dans leur majorité dire ce qu'écrit l'un d'eux, et pas le moindre, Léon Werth : « *Je conte ce que j'ai vu, ce que j'ai senti. Je ne tente pas une reconstitution historique, ni un récit après coup,*

*cohérent et critique* » (L. Werth, *33 Jours*, p. 44). Mais les ouvrages publiés peu de temps après les faits, c'est-à-dire sous l'Occupation, ne sont pas pour autant les plus fiables, étant de fait soumis à l'idéologie dominante du moment.

L'idéal, ce seraient des journaux tenus au fur et à mesure des événements, mais publiés après la guerre. Il y en a. Mais il faut bien reconnaître que les témoins de juin 40 avaient souvent bien autre chose en tête et bien autre chose à faire que de tenir leur journal. Au mieux, souvent, ils ont reconstitué le cours de ces journées encore fraîches dans leur mémoire pendant les semaines ou les mois qui ont suivi : c'est le cas de Jean Moulin par exemple. Mais chez les "diaristes d'habitude", en dehors de Léautaud ou de Gide (encore ce dernier a-t-il expurgé son journal dans sa première publication), on observe parfois une étrange interruption pour la période qui précisément nous intéresse : c'est le cas de l'instituteur Ludovic Massé qui s'intitule pourtant *Escarbilles, journal 1936-1941*, c'est aussi le cas de Roger Martin du Gard ou de Julien Green ; ou encore le journal de ces jours est très lacunaire, comme celui de Lise Deharme ; ou commence tard, comme celui de Guéhenno ; ou enfin regarde ailleurs, ce qui est rare et quasi inexplicable, comme celui de Jacques Chardonne. De sorte que les témoignages de ceux qui ont fidèlement tenu ou reconstitué leur journal pendant les jours noirs en prennent d'autant plus de prix.

Même si ce qui les réunit ici est un événement majeur de la grande Histoire, je n'ai pas exclu de leur vie ce qui ne relevait pas de cette seule dimension historique. Ils vivent, ils aiment, ils ont faim et soif, ils pensent à leurs proches, ils rêvent et, s'ils le peuvent, ils s'évadent de ce qui les angoisse. S'ils se cantonnent trop aux faits mémorables, j'en suis plutôt déçu. Ce qui m'importe encore, ce sont les mots qu'ils emploient et qui les peignent, et jusqu'à leurs tournures de phrases, même et surtout chez ceux qui sont si peu des écrivains. Bien sûr, à cet égard, l'idéal aurait été de présenter

une anthologie de leurs textes – ce qui a été tenté dans le *Cahier thématique 33*, « 1939-1945, lectures du fonds APA » (mars 2006), par des membres de l'Association pour l'Autobiographie, en ce qui concerne les « autobiographes ordinaires » et leurs textes inédits déposés dans les archives de l'Association (APA, 19, rue Panhard, 01500 AMBERIEU-EN-BUGEY). Ce serait aussi tout à fait imaginable pour les livres publiés – et on rêve de ce que serait la redécouverte sous cette forme de beaucoup de bons ouvrages aujourd'hui oubliés. Mais il faut s'en tenir à un projet plus raisonnable, en essayant de garder la saveur des anecdotes ou des formules, tout en donnant un large panorama des itinéraires et des expériences, ces deux termes étant à prendre au pied de la lettre. Car on s'est beaucoup déplacé en mai et en juin 1940, en même temps qu'à travers cette épreuve, on a vécu une remise en cause de toutes ses idées et de toutes ses certitudes.

De ce fait, je me suis senti obligé de garder aussi souvent que possible les noms de lieux, qui sont rarement omis ou déformés. En revanche, beaucoup de noms de personnes sont, dans les témoignages dont nous disposons, pour des raisons évidentes de discrétion, remplacés par des initiales ou des pseudonymes. Le plus simple m'a paru de désigner d'une façon générale les personnages de second plan par des initiales, en réservant l'emploi de la dénomination complète, telle qu'elle apparaît dans le texte, à ceux qui jouent un rôle durable auprès des témoins dont on rapporte les récits. Quant aux pseudonymes des auteurs eux-mêmes, je les ai en principe respectés, quitte à indiquer dans les notes bibliographiques complémentaires leur nom véritable quand celui-ci est publiquement connu.

Il m'a fallu me limiter à un territoire. L'espace où s'inscrivent les témoignages recueillis est en gros celui de la partie nord de la France et de la moitié francophone de la Belgique. Les Français du sud, dans la future zone non-occupée, ont été assez peu concernés,

et ont même manifesté souvent une relative incompréhension de ce qui touchait leurs compatriotes du nord. Il m'a fallu aussi me limiter à un camp, celui des Français et des Belges. Mais ont été pris également en considération les écrits des étrangers qui ont vécu les événements du côté français, pour autant que leurs écrits étaient accessibles en français. Ainsi, les souvenirs d'une Allemande antifasciste stupidement détenue dans un camp, Lisa Fittko (c'était aussi le cas d'Arthur Koestler, comme il le raconte dans *La lie de la Terre*). J'ai retenu le témoignage de deux journalistes étrangers, le journaliste hongrois Zoltán Szabó et le Britannique Alexander Werth. Je n'ai pas rencontré sur mon chemin de témoignages de militaires britanniques (il en existe pourtant certainement). Je ne recherchais pas les témoignages de militaires allemands (on doit en trouver au *Deutsches Tagebucharchiv* d'Emmendingen). Je mentionnerai tout de même le cas d'Ernst Jünger, trop à part pour notre propos, mais bien connu : chacun peut accéder facilement à son journal, *Jardins et routes*, où il se peint jour après jour, vétéran débonnaire et esthète parcourant à cheval le champ de bataille de Lorraine et de Champagne où subsistent les traces des combats, puis en camion le terrain conquis jusqu'à Bourges. Cette image correspond bien peu à celle que les Français ont perçue des troupes de choc qui les ont bousculés en mai et juin.

Quelques témoins français parmi les plus connus du grand public sont absents de ma recension, généralement parce qu'ils ne répondaient pas aux critères très précis de mes choix, particulièrement la possibilité de suivre personnellement la vie de l'auteur du texte de façon assez détaillée pendant une suite de jours significative. Mais je ne les oublie pas pour autant. Dans *Pilote de guerre*, Antoine de Saint-Exupéry, capitaine au Groupe aérien 2/33 de Grande Reconnaissance, n'évoque, avec, du reste, pas mal de détails, que les quelques heures d'une mission à basse altitude, le 23 mai, au-dessus de la ville d'Arras, à bord de son bimoteur Bloch

174, avec deux compagnons. Ce n'est qu'en marge de ce récit qu'il évoque les jours de mai et juin 40 du capitaine Saint-Exupéry.

Pareillement, j'aurais bien aimé faire une place au colonel, puis général de brigade de Gaulle, mais celui-ci dans le récit très pudique des *Mémoires de Guerre*, ne retrace qu'à grands traits les faits saillants de sa campagne, le combat fameux de Montcornet, le 17 mai, et la bataille de la Somme, du 27 au 30 mai. Ensuite, il hante les couloirs du gouvernement à Paris et à Bordeaux. Il reste presque toujours au niveau de l'Histoire, il ne raconte pas véritablement ses "jours de Juin 40" tels qu'il les a vécus, et il ne mentionne qu'un trait personnel, du reste d'autant plus touchant : à bord de l'avion qui l'emmène de Bordeaux à Londres et survole la Bretagne, le 17 juin au matin, « *nous passâmes au-dessus de Paimpont, où se trouvait ma mère, très malade* ». Elle y mourra le 16 juillet : il ne la reverra pas.

Il convient encore de ne pas éluder un témoignage essentiel, *L'étrange Défaite*, de Marc Bloch. Celui-ci a beau dire : « *Je n'écris pas ici mes souvenirs* », et tout particulièrement se refuser à « *raconter en détail* » ses journées de mai et juin 1940, il n'en reste pas moins que, dans son chapitre liminaire, "Présentation du témoin", il évoque à grands traits les événements qu'il a vécus et les itinéraires qu'il a suivis. Seulement, ce récit est tellement concis et tellement dense qu'il est impossible à condenser davantage. J'y renvoie donc, d'ailleurs persuadé qu'un lecteur intéressé par Juin 40 ou bien l'a déjà lu, ou bien se propose nécessairement de lire ce livre capital, rédigé par l'observateur le plus pénétrant, l'historien le plus qualifié, et qui va bien au-delà d'un simple "témoignage" personnel. Le capitaine Marc Bloch était chargé de la question des carburants à l'État-Major de la 1<sup>ère</sup> Armée, à Bohain (Aisne), « *quand éclata le coup de tonnerre du 10 mai* ». Dès le lendemain, il est entré en Belgique, Plus tard, il s'est embarqué à Dunkerque pour Douvres, puis il est revenu en France à Cherbourg. Enfin, il est à Rennes

depuis deux jours lorsque les Allemands y pénétrèrent le 18 juin. Il se met en civil, va loger une douzaine de jours à l'hôtel avant de gagner tranquillement Angers, puis Guéret, prêt à une nouvelle forme de combat, celui de la clandestinité, où il laissera la vie.

Six semaines, il n'avait fallu que six semaines, du 10 mai à l'armistice du 25 juin pour faire basculer tout un pays, toute une société. Les récits qui suivent s'inscrivent dans cette étroite limite de temps, même s'il a fallu les extraire d'un ensemble plus vaste, ou s'il a fallu en certaines occasions prolonger un peu cette période, car il arrive que juin déborde sur juillet. On trouve tous les cas de figure : parfois "juin 40" n'est que l'épilogue de la "drôle de guerre" (comme l'a baptisée Roland Dorgelès) ; parfois ce n'est qu'un épisode d'un récit de vie plus vaste ; plus rarement ce n'est que le prologue des cruelles années d'Occupation. Tous les témoignages étaient recevables, à la condition toutefois de refléter un processus, une suite de jours, une trajectoire. Le principe même de ce recueil est de rendre compte de ce par quoi les témoins "sont passés", lieux, événements et sentiments. Mais certains témoins s'en sont tenus à un moment crucial de la débâcle ou de l'exode, ce qui ne me permettait pas de retracer leur itinéraire et l'enchaînement de leurs aventures. Même si, parfois une simple photo cristallise en elle autant de sens qu'un film tout entier, et si un épisode marquant nous en apprend plus que des notations quotidiennes trop allusives.

Il ne pouvait être question de collecter tous les témoignages répondant aux critères que je me suis imposés. J'ai fait de mon mieux, mais je ne peux épuiser un corpus aussi copieux et dont les limites sont floues et extensibles. Du reste, mes recherches dans les archives ne pouvaient être complètes, leur indexation étant très lacunaires, et on peut découvrir à tout moment de nouveaux inédits. Quant aux textes publiés, ils sont à peu près tous repérables (voir le site EGO 1939-1945), mais certains sont trop difficiles d'accès et leur recherche risquerait de prendre trop de temps.



L'exhaustivité est donc hors de portée. Je dois d'ailleurs reconnaître qu'une part de hasard a dû présider à mes choix. Est-ce que, du moins, l'échantillonnage ainsi réuni est représentatif ? Il suffit de réfléchir à ce qui a pu pousser les témoins à écrire pour se convaincre que ce n'est certainement pas le cas : seuls ont pu prendre la plume ceux qui en avaient la capacité ; et une bonne partie de ceux qui avaient pour le faire assez d'instruction n'y ont pas songé ou s'y sont refusés, pour de bonnes ou pour de mauvaises raisons. De tous côtés on signale des pillages éhontés et "gratuits", mais aucun pilleur ne s'est vanté de ses propres agissements délictueux, à moins d'avoir de très solides excuses. Il fallait avoir la conscience tranquille pour s'exprimer. Il fallait pouvoir manifester d'une façon ou d'une autre une image acceptable de soi. Mais il fallait aussi ne pas donner l'impression de se vanter : compte tenu des circonstances, cela aurait été intolérable. En fin de compte, pour des motifs qui tiennent un peu au hasard, tous les lieux et toutes les situations ne sont pas représentés.

Enfin, seuls les survivants témoignent. Les 58 829 morts militaires officiellement recensés (selon le Ministère des Armées) en mai et juin 1940, sans parler des nombreux civils (jamais décomptés, 20 000 dit-on), on ne les voit que rarement et dans les marges. Qu'ont-ils pensé, qu'ont-ils vécu au dernier moment ? On ne peut le savoir. De quelques-uns de ceux que « *le printemps dans ses plis a gardés* » (Aragon, "Les Lilas et les Roses"), on aimerait connaître les ultimes écrits – leur journal, leurs dernières lettres –, ceux du communiste rebelle Paul Nizan, du pieux scout Guy de Larigaudie, ou du normalien Georges Bonnefoy. Mais qu'apprendrait-on d'eux qu'on ne voie aussi bien dans les écrits de ceux que la mort a épargnés après les avoir frôlés ?

L'ordre dans lequel sont disposés les témoignages va de ceux qui étaient le mieux préparés à de tels événements, jusqu'à

ceux qui l'étaient le moins, donc d'une façon générale, des plus âgés aux plus jeunes.

Les militaires (1<sup>ère</sup> partie) apparaissent avant les civils, ce qui correspond aussi en gros à l'ordre des événements : combats de mai, exode de juin. Parmi les militaires, nous avons d'abord ceux qui avaient une expérience des armes par leur grade et parfois leur participation à "l'autre guerre", ensuite ceux qui y étaient novices ; par conséquent, d'abord le groupe des officiers, puis celui des gradés subalternes, enfin celui des simples soldats.

Parmi les civils (2<sup>ème</sup> partie), on trouve d'abord les hommes non-mobilisés, mais souvent sensibilisés par leur passé à ce genre d'événements ; ensuite, sur les routes de l'exode, on rencontre les femmes, qui n'avaient, elles, aucune expérience d'événements aussi bouleversants et qui sont obligées soudain d'assumer des responsabilités toutes nouvelles ; en fin de parcours, les jeunes ferment la marche, depuis les adolescents jusqu'aux enfants, complètement démunis devant des situations aussi incompréhensibles que menaçantes.

Après vous avoir invités à suivre chaque histoire du seul point de vue de son héros-narrateur, en vous identifiant à cette personne et en vous immergeant dans sa situation changeante et fragile, je vous proposerai d'entrecroiser ces histoires dans un dialogue entre toutes ces voix pour en faire ressortir les similarités et les singularités, en passant en revue les thèmes qui leur sont plus ou moins communs (finale).

N-B. Les références chiffrées entre parenthèses accompagnant les citations dans le récit renvoient aux pages du document dans l'édition indiquée en fin de rubrique, où on trouvera systématiquement tous les renseignements

disponibles sur la source d'où proviennent les textes, éditions, archives ou collections privées. Pour un groupe de citations tirées de la même page, cette référence ne figure qu'à la fin de la dernière d'entre elles. S'il existe plusieurs éditions, celles qui sont signalées entre parenthèses dans la note finale sont données à titre de simple information et les références n'y renvoient pas. Les noms des départements et des localités sont les noms d'aujourd'hui.



# Les événements historiques

**Vendredi 10 mai 1940** – À 4 h 35, attaque allemande simultanée sur les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France. – À 6 h 35, déclenchement de la "manœuvre Dyle" : trois armées entrent en Belgique : au nord, vers les Pays-Bas, la 7<sup>ème</sup> Armée (Général Giraud) ; au centre, le corps expéditionnaire britannique (Général Lord Gort) ; plus à l'est, la 1<sup>ère</sup> Armée (Général Blanchard), appuyée par une partie de la 9<sup>ème</sup> Armée (Général Corap).

Dimanche de Pentecôte 12 mai – Les blindés allemands se ruent sur les Ardennes, réputées infranchissables, pivot et point faible du dispositif. – Les Allemands traversent la Meuse à Dinant et Sedan le 13.

Lundi 13 à Mercredi 15 – Bataille de chars à Gembloux et Hannut (Belgique). Succès tactiques du corps de cavalerie (général Prioux), regroupant la 2<sup>ème</sup> et la 3<sup>ème</sup> Divisions Légères Mécaniques (D.L.M.). L'avance allemande est retardée, mais non brisée.

Mardi 14 – La 9<sup>ème</sup> Armée (Corap) est enfoncée et disloquée dans la région de Sedan (Ardennes). Brèche de 50 km, dans laquelle se ruent 1200 chars allemands.

Mardi 14 à Samedi 18 – Combats violents à Stonne (Ardennes), perdu et repris au moins quatre fois, et à Monthermé (Ardennes). Une ligne de résistance s'organise pour barrer à l'ennemi la route du sud ou du sud-ouest, mais les unités blindées allemandes foncent vers l'ouest.

Mercredi 15 – Combat de La Horgne (Ardennes). Percée des Allemands jusqu'à Montcornet (Aisne). Ordre de repli général des troupes combattant en Belgique. Destruction ou dispersion des 1<sup>ère</sup>

et 2<sup>ème</sup> D.C.R. (divisions blindées). Limogeage du général Corap (9<sup>ème</sup> Armée) remplacé par le général Giraud. Capitulation des Pays-Bas.

Jeudi 16 – Paris se sent menacé : autodafé d'archives du quai d'Orsay.

Dimanche 19 – Limogeage du général en chef Gamelin, remplacé par Weygand. Capture de l'état-major de la 9<sup>ème</sup> Armée (Giraud). Mise en place d'un front continu sur la Somme et l'Aisne, la "ligne Weygand".

Dimanche 19 et Lundi 20 – Avec la 4<sup>ème</sup> D.C.R., formée dans l'urgence, le colonel De Gaulle (nommé général le 22) contre-attaque victorieusement à Montcornet.

Lundi 20 – Prise d'Amiens et d'Abbeville (Somme). Le 22, massacre de 98 civils à Aubigny-en-Artois (Pas de Calais). Du 24 au 26, arrêt de l'avance allemande, sur ordre d'Hitler. Du 22 au 25 mai, bataille et chute de Boulogne. L'armée allemande a atteint la mer, les troupes anglaises et françaises du nord sont encerclées.

**Dimanche 26 – Début de l'opération "Dynamo"** (rebarquement à Dunkerque) pour 340.000 Britanniques. Le 28, massacre de 80 civils à Oigny (Pas de Calais).

Mardi 28 – Capitulation de la Belgique. Début du siège de Lille où se sont retranchées 6 divisions sous le commandement du général Molinié : ces troupes, en mission de sacrifice, auront permis au gros des forces françaises et anglaises de gagner Dunkerque, mais sont contraintes à la capitulation le 1<sup>er</sup> juin à l'aube.

Du 27 mai au 4 juin, contre-attaques répétées de la 4<sup>ème</sup> D.C.R. (De Gaulle) sur Abbeville. Échec de la tentative de rupture de l'encerclement des Armées du Nord.

**Du vendredi 31 au mardi 4 juin** – Siège puis chute de **Dunkerque**. Embarquement de 120.000 Français. Sacrifice de la 12<sup>ème</sup> DIM (général Janssen).

Du mercredi 5 juin au vendredi 7 – Bataille de la Somme. Le front est percé sur l’Aisne le 6 et sur la Somme le 7. – Prise de Rouen par l’armée Rommel le 8.

Lundi 10 – Déclaration de guerre de l’Italie. Le gouvernement se réfugie à Tours (Indre et Loire).

Mardi 11 juin. – Paris est déclaré "ville ouverte".

Mercredi 12 – Prise de Châlons/Marne (Marne) et de Château-Thierry (Aisne) par l’Armée von Rundstedt. Chute de St-Valery en Caux (Seine Maritime).

**Vendredi 14 – Prise de Paris**. Attaque de la ligne Maginot dans le secteur de la Sarre.

Samedi 15 – Le gouvernement se réfugie à Bordeaux. Attaque allemande sur le Rhin. Prise de Bourges (Cher).

Dimanche 16 – Démission de Paul Reynaud, chef du gouvernement, remplacé par le maréchal Philippe Pétain. Prise de Besançon (Doubs) et d’Orléans (Loiret).

Lundi 17 – L’armée Guderian à Pontarlier (Doubs) : les Armées du Nord-Est sont complètement encerclées. Prise du Creusot et de Chalon/Saône (Saône et Loire), de Dijon (Côte d’or), de Colmar (Haut-Rhin) et Metz (Moselle). Combat sur la Loire à Sully (Loiret). De Gaulle s’envole pour Londres. **Discours de Pétain** à la radio, appelant prématurément à la cessation des combats.

Mardi 18 – Prise de Mulhouse (Haut-Rhin), Belfort (Territoire de Belfort) et Lons-le-Saunier (Jura). **Appel du général De Gaulle** à la radio de Londres.

## *Les Jours de Juin 1940*

Me 19 – Prise de Roanne (Loire), Lyon, Cherbourg (Manche), Nantes et Strasbourg (Bas-Rhin). – Nuit du 19 au 20, à St Nazaire (Loire Atlantique), appareillage du cuirassé (inachevé) *Jean-Bart* pour Casablanca : exploit technique sous le feu ennemi.

Mercredi 19 et Jeudi 20 – Bataille de Saumur (Maine et Loire) : les élèves-officiers de l'École d'application de la Cavalerie interdisent temporairement le passage de la Loire entre Gennes et Montsoreau (Maine et Loire).

Samedi 22 – Signature de l'armistice à Rethondes (Oise) : son application est différée jusqu'à la signature du cessez-le-feu avec l'Italie. Pierre Laval entre au gouvernement Pétain. Sur le front des Alpes, la 6<sup>ème</sup> Armée hétéroclite du général Olry résiste à la fois aux Allemands et aux Italiens.

**Mardi 25 – 0 h 35, Cessez-le-feu.**

Lundi 1<sup>er</sup> juillet – Reddition des 22 000 derniers défenseurs de la ligne Maginot.

**Bilan.** Pertes militaires françaises en mai-juin 1940 : 58 829 tués (Ministère de la Défense). Pertes civiles : environ 20 000 morts.



**1<sup>ère</sup> partie :**  
**Récits des témoins militaires**



## Premier groupe : les officiers

### **1 Gabriel DELATER (57 ans), un médecin lieutenant-colonel dans les combats de Wallonie, l'enfer de Dunkerque et le repli jusqu'en Dordogne**

Le docteur Delater a été médecin militaire avant la Grande Guerre, dans le sud algéro-marocain, et pendant celle-ci en Artois et en Champagne, puis il est revenu à la vie civile. Il est marié, il a trois enfants (dont un fils médecin, appelé sous les drapeaux comme son père en septembre 1939). Et, d'autre part, il s'est déjà fait connaître comme auteur de quelques romans et d'essais.

Lors de la mobilisation de septembre 1939, médecin lieutenant-colonel de réserve, il a mal supporté de rester à l'abri dans un service du Val-de-Grâce, et a obtenu en janvier 1940 du général Langlois de devenir, comme le lui permet son grade, responsable du G. S. D. 39 (Groupe Sanitaire Divisionnaire), le service de santé de la 3<sup>ème</sup> D.L.M. (Division Légère Motorisée) que celui-ci est en train de constituer.

Les trois D.L.M. sont en formation dans le Nord, près de la frontière, dans l'attente de l'ordre qui doit leur être donné de foncer à la rencontre des blindés allemands, à travers la Belgique, si celle-ci est attaquée : à l'ouest, la 1<sup>ère</sup> D.L.M. rattachée à la 7<sup>ème</sup> Armée ; au centre, dans le secteur de Caudry (Nord, près de

Cambrai) la 3<sup>ème</sup> D.L.M. (Langlois), formant avec la 2<sup>ème</sup> D.L.M. plus à l'est une grande unité, rattachée à la 1<sup>ère</sup> Armée, mais douée d'une certaine autonomie, le Corps de Cavalerie, sous les ordres du général Prioux.

Dans son récit, l'auteur se donne le nom de Gérard Daumis et parle de lui à la troisième personne. Mais tout dit qu'il ne se permet aucun écart par rapport à la réalité des faits tels qu'il les a vécus et, compte tenu de l'identité des initiales de Gérard Daumis et de Gabriel Delater, nous nous sentons autorisé à confondre les deux et à donner au personnage le nom du narrateur (y compris, entre crochets, dans les citations).

Après une alerte sérieuse au début d'avril, le calme revient, et Delater va même en permission quelques jours à Paris. « *[Gabriel Delater] est à peine rentré que, le surlendemain 10 mai, il est brusquement réveillé, à 4 heures du matin, par un appel téléphonique* » (33). C'est l'ordre de déclencher la mise en place du dispositif prévu pour l'entrée en Belgique. La frontière est traversée vers 10 heures. À Mons, la population belge accueille les Français avec des "acclamations". « *Mais [Gabriel Delater] a vu, sur la route de Valenciennes, les premiers effets atroces de la guerre : des bombes d'avion sont tombées sur les bas-côtés et dans les champs [...]. Un vieillard est couché sur le remblai, semblant dormir, mais blême, tué [...]; près de lui trois dragons sont morts aussi : l'un d'eux a eu le front et toute la boîte crânienne emportés* » (35). Au soir, la division, ayant parcouru de 130 à 150 km dans sa journée, se trouve dans le secteur de Genappe, et le G.S.D. quant à lui gagne « *par une nuit noire* » Sart-Dame Avelines (6 km au sud de Genappe).

Le 11 mai, de bon matin, le G.S.D. va prendre ses quartiers « *à Jodoigne-Souveraine, dans un superbe château du XVIII<sup>e</sup> siècle, entouré d'un grand parc* » (37), où il commence à recevoir des blessés, dans un secteur qui subit dans la journée plusieurs

bombardements, tandis que pour sa propre part, Delater reçoit l'ordre de s'installer à Incourt (à 30 km à l'est de Genappe). Il y est logé chez un médecin du village, pressé de mettre sa famille à l'abri et de se rendre à son affectation militaire. Le soir, du reste, il n'y aura plus dans la maison qu'une vieille domestique quand Delater y reviendra se coucher : il « *s'endort en pensant [...] à l'affrontement des armées en présence sur tout le front, à l'assaut que doivent subir ses cavaliers sur la Petite Gette ! Qui croirait pourtant que la bataille est proche ?... À son oreille, dans le silence de la nuit, arrivent seulement, alternés, l'aboïement lointain d'un chien et le hululement d'un hibou.* » (41)

Le lendemain 12 mai, Delater fait sa tournée avec le médecin auxiliaire Aragon – oui, le poète et romancier Aragon, affecté au G.S.D. 39, où sont déjà arrivés 72 blessés. Sur la route se pressent « *de nombreux cyclistes et piétons [...] chargés de paquets, poussant des voitures d'enfant [...]. À Jodoigne, apparemment vidée de sa population, la rue est encombrée [...] par des maisons éboulées autour d'un énorme entonnoir* » (42). On se bat à Crehen. À Thisnes, les dragons portés et les chars Hotchkiss du 2<sup>e</sup> Cuirassiers résistent avec opiniâtreté, mais les défenses françaises courent le risque d'être débordées par le sud. La Petite Gette n'est qu'un ruisseau et n'arrêtera pas les panzers. Le barrage anti-char Cointet mis en place par les Belges ne constitue qu'une « *protection illusoire [...], ouvrage de poupées, conçu dans l'ignorance de la masse offensive et de la lourde ruée des gros chars allemands* » (56).

« *La matinée du 13, après [les] durs engagements de la veille, se passe [...] dans un calme relatif [...]. Le temps demeure splendide et chaud, favorisant le vol des appareils ; et cependant, de notre côté aucun avion ne se montre.* » (55). Les avions allemands de reconnaissance, eux, en profitent. On signale à Delater qu'il y a une importante sucrerie abandonnée non loin, et il n'a que le temps d'y prélever un chargement de « *sucre qui sera très utile au G.S.D* » (57).

« Vers 11 heures, la situation est devenue dramatique : sur un front de quarante kilomètres, de Tirlemont à Huy, sur la Meuse, le Corps de Cavalerie a été puissamment attaqué par un ennemi considérablement renforcé. » (58) Les blindés français se battent à un contre quatre. Malgré leur résistance acharnée, ils courent le risque d'être anéantis. Et le général Prioux donne à 18 h 30 à la 3<sup>ème</sup> D.L.M. l'ordre de se replier. Gabriel Delater revoit le général Langlois, et apprend de lui des nouvelles de son propre fils, médecin auxiliaire d'une compagnie du génie, qui s'est brillamment conduit. Lors de cette rencontre, il est frappé par les traits tirés du général et « lui serre les deux mains sans parler, saisi par une très vive émotion » (66).

Le 14 mai, la 3<sup>ème</sup> D.L.M. ayant accompli sa mission retardatrice, se replie en laissant la place à des unités d'infanterie. Ce qui restera dans l'histoire comme la bataille de Hannut, la plus grande bataille de chars de la guerre à cette date, a pris fin, sur un résultat incertain : de grosses pertes de part et d'autre, un succès tactique des Français, mais très insuffisant sur le plan stratégique. À la tête d'un petit convoi, le lieutenant-colonel Delater a fort à faire pour trouver sa route et pour donner à ses compagnons l'exemple du sang-froid. Tous les éléments de la D.L.M. qu'ils rencontrent sont également égarés et privés d'ordres précis. Vers 11 heures du matin, à Bornival (25 km depuis Incourt), la petite escorte bénéficie d'un « déjeuner [...] de café au lait et de pain beurré qu'ils apprécient d'autant plus qu'ils sont à jeun depuis la veille » (73). Au soir de ce jour-là, le groupe de Gabriel Delater réussit avec peine à gagner Nivelles, qui subit un grave bombardement, et à contourner le centre-ville. « En se retournant, [ils] voient le clocher de l'église s'allumer de hautes flammes – et s'abattre. » (75) Ils rentrent en France et rejoignent enfin, à Roëulx (Nord, 90 km en direction sud-ouest depuis Bornival), le P.C. de la division. Mais le G.S.D. est dépourvu de tous moyens, notamment en véhicules.

Dans la journée du 16, le premier soin du Docteur Delater est de se fournir de pansements dans les pharmacies de Rœulx ; et surtout de repasser en Belgique et d'aller quémander et obtenir, faute de mieux, trois voitures sanitaires, au P.C. du Corps de Cavalerie, à Saint-Symphorien (à l'est de Mons). Là, il est pris sous le bombardement en rase-mottes de l'aviation allemande. On lui crie de se coucher, il obtempère. Mais il « *se redresse aussitôt, confus d'avoir cédé à l'instinct de conservation, persuadé qu'un des rôles du chef est [de donner l'exemple du] sang-froid... Et cependant, les murs autour d'eux sont ébranlés, les vitres sont brisées aux fenêtres, un nuage de poudre et de poussière s'élève très haut.* » (90)

Dans la nuit du 17 au 18, le P.C. se déplace jusqu'à Huissignies « *par de petits chemins tortueux* » (91). Gabriel Delater est désolé d'avoir perdu, en cours de route, l'une de ses trois précieuses voitures sanitaires, et part en vain à sa recherche autour de Mons, ravagé par les bombes. Mais ce faisant, il tombe fortuitement sur le groupe d'ambulances du Corps de Cavalerie, et bénéficie d'un supplément de quatre véhicules.

On se déplace à nouveau dans la nuit du 18 au 19. Mais sur de petites routes encombrées, le convoi se disloque. Chercher à retrouver ceux qui se sont égarés, c'est risquer de se perdre définitivement dans la nuit. On repasse à nouveau la frontière. Près de Condé-sur-Escaut (Nord), Delater prend en charge un de ses collègues en panne. À l'entrée de Cambrai (Nord), des troupes françaises leur interdisent le passage : les Allemands en tiennent, disent-ils, les issues. On tourne en rond. « *Près d'un carrefour, ils aperçoivent, en travers de la route ou sur le bas-côté, des autos et des camions renversés, des charrettes de paysans dételées ou dont les chevaux gisent sur le sol, quelques-uns éventrés... Spectacle tragique d'un carnage récent !* » (94) Finalement, Delater prend le risque calculé de traverser Cambrai, où il y a beaucoup d'agitation,

mais pas le moindre Allemand. Et les voici enfin à l'aube au lieu de rendez-vous fixé pour le P.C. de la division : Bourlon (Pas-de-Calais). Et ils y sont arrivés les premiers ! « *[Gabriel Delater] se trouve donc, en l'absence de tout officier combattant, commandant d'armes de la place (!)* » (96). Sous l'humour, perçoit l'inquiétude d'avoir à assurer la responsabilité d'une trentaine d'hommes coupés de leurs unités, et risquant à tout moment d'être capturés ou forcés à un combat inégal. « *Afin de s'y recueillir un moment, il monte les gradins de la petite église, qu'il trouve ouverte et vide !* » (97)

« *Vers 8 heures (le 19 mai), arrivent en voiture [...] un général et deux officiers de son état-major ; c'est le Commandant de la 2<sup>ème</sup> Division Cuirassée, qui est à la recherche du P.C. de son armée* » (98). La plupart des ponts sur les canaux ont été détruits, pour en interdire le passage aux Allemands, mais au risque d'empêcher aussi le repli des dernières unités françaises. Il faut repartir d'urgence, l'attente sur place est vaine. À la mi-journée, ils sont à Étaing (Pas-de-Calais). Dans ce village, la famille d'un réfugié qui s'est cassé la jambe sollicite le docteur Delater, mais celui-ci, à son grand regret n'a aucun moyen d'acheminer ce patient vers un hôpital. Le motocycliste envoyé en éclaireur a trouvé détruits sur ordre tous les ponts sur le canal de la Sensée. Delater « *repartira à l'aventure* ». Par bonheur, il rencontre les chars d'un des régiments de la division et, grâce aux renseignements qu'il en reçoit, finit par rejoindre à Oppy (Pas-de-Calais) le P.C. du Corps de Cavalerie. Les généraux Prioux et Blanchard « *sourient de sa mésaventure et le félicitent d'en être sorti à si bon compte* ». Delater gardera de cette journée éprouvante dans le vent et la poussière le souvenir d'une « *fringale canine [et] une bronchite tenace dont la toux le secouera encore au milieu du mois de juin* » (100). Mais il retrouve, au château de Gavrelle l'état-major de la division. Toute la nuit, Delater entend dans le voisinage les cris des moutons et des vaches



abandonnés par leurs propriétaires, qui meurent de faim et surtout de soif.

La journée du 20 semble avoir été sans histoire. Dans l'après-midi, Delater se rend à Noyelles (Pas-de-Calais), auprès du Service de santé de la 2<sup>ème</sup> D.L.M. Il y récupère quelques précieux véhicules sanitaires, sans lesquels il ne pourrait pas assurer ses missions.

Le 21, la 3<sup>ème</sup> D.L.M., relevée par une division d'infanterie britannique, se met en route pour participer, à l'ouest d'Arras, à l'offensive tentant de barrer la route de la mer aux divisions blindées allemandes, afin d'empêcher l'encercllement complet des 7<sup>ème</sup> et 1<sup>ère</sup> Armées. Delater « *entendit au petit jour, dans la rue étroite et pavée d'Anzin, le fracas des chars* » (103). La bataille se poursuit toute la journée. Dans Anzin bombardé, Delater, qui y est resté avec le G.S.D., refuse de descendre à la cave, « *attitude dont son âge neutralisait l'apparente présomption* » (106). Mais au matin du 22, il faut se rendre à l'évidence, la contre-attaque a échoué. L'essentiel du G.S.D. se replie sur Escobecques, à 6 km à l'ouest de Lille (Nord).

Delater le note dès l'abord : « *les journées du 23 au 28 mai (19 heures) sont d'une confusion extrême, tout occupées en parades hâtives aux attaques de l'ennemi* » (110).

« *À Montigny-en-Gohelle (6 km est de Lens, Pas-de-Calais), où le P.C s'est transporté, le 23 mai, [Gabriel Delater], à 5 heures du matin, trouve déjà tout un peuple en rumeur dans les rues : des ouvriers, qui se plaignent de leur abandon, car des patrons et leurs cadres se sont enfuis depuis deux et trois jours sans même prendre le soin de payer leur semaine ; des réfugiés, qui se dirigent dans tous les sens, sur des charrettes ou traînant lamentablement leurs jambes épuisées, ou qui tournent en rond, incapables de choisir le côté par lequel ils partiront.* » Gabriel rencontre son fils (médecin

militaire lui aussi, rappelons-le), bouleversé par la mission d'évacuation qu'il vient d'accomplir : il a vu « *des femmes et des enfants broyés par les bombardements* » (128), et n'a pu venir en aide à ceux qui ont été touchés. Gabriel Delater refait le pansement d'un blessé sur le banc d'un cimetière ; porte secours à un civil cardiaque, qu'il convainc de rester chez lui. Celui-ci apprécie apparemment ce bon conseil, puisqu'il donne au docteur « *du pain frais et du chocolat* » (129) : un vrai luxe ! Delater tente de dormir sur un sommier, entre les quatre murs d'un logement sommaire, mais n'y parvient guère, à cause du voisinage d'une pièce de 75 en action. D'ailleurs, le P.C. (et Delater avec lui) quitte les lieux à 2 heures du matin.

Le 24 mai, après avoir traversé Carvin (Pas-de-Calais) encombré et bombardé, ils arrivent à 10 heures à Ennecourt (Nord), ayant parcouru 290 km grosso modo nord-ouest, avec beaucoup de détours, depuis Roelux, qui n'est qu'à 50 km par le plus court. « *[Gabriel Delater] devait passer deux longs jours à Ennecourt, dans la paix de ce petit village champêtre [...], ignoré pendant plus de vingt-quatre heures des avions allemands* » (131). Il en profite pour visiter les postes de secours de deux régiments (cuirassiers et dragons portés), près de Carvin. « *L'état des ateliers et des usines [...] était affreux à voir : toits et murailles effondrées.* » (132)

Le 25 mai au soir, le général Langlois fait ses adieux à la 3<sup>e</sup> D.L.M. pour prendre le commandement du Corps de Cavalerie, et il est remplacé par le général De La Font. Ce remplacement est motivé par le fait que le général Prioux est lui-même nommé à la tête de la 1<sup>ère</sup> Armée, en remplacement du général Blanchard. N'importe, en pleine bataille, de tels changements de chefs ne facilitent pas le fonctionnement de la chaîne de commandement et l'accomplissement des missions.

Le 26, Delater reçoit l'ordre de gagner Wattiesart (Nord), avec ce qui lui reste de voitures sanitaires. Toute la journée précédente, il a remarqué la belle conduite d'Aragon, qui se multiplie en allant au secours des blessés d'une division marocaine. « *Aragon est un homme mûr ; il a fait la guerre de 14 ; il a abandonné les études médicales pour devenir journaliste et hommes de lettres* ». L'estime est réciproque. Delater rapporte un fait remarquable qui s'est produit au moment du départ. « *[Aragon] s'est précipité sur [Gabriel Delater] ; il lui a serré la main avec effusion et lui a dit : "Pardonnez-moi ; je suis trop vieux ; mais si j'étais plus jeune, je voudrais être votre fils* » (135). Mot émouvant quand on sait qu'Aragon a souffert toute sa vie d'une naissance irrégulière, de n'avoir pas été reconnu par son père et de n'avoir su la vérité sur sa filiation qu'à sa majorité.

Le 27 et le 28, ils sont à Nieppe (Nord, 4 km est de Bailleul), ils connaissent « *les angoisses de l'étreinte, la terreur des avions [...], les difficultés pour trouver un hangar où loger les hommes, un arbre sous lequel cacher les voitures restantes* » (137). Delater ne dispose plus, en effet, que de deux véhicules sanitaires. À 21 h, le 28, on reçoit « *l'ordre de retraiter vers la mer, tous, hommes et officiers, se demandent par où passer* » (138), tous les itinéraires étant pris sous le feu ennemi. Très vite, tous les véhicules (y compris les sanitaires) et les armes lourdes sont détruits ou abandonnés, il n'y a plus qu'« *un troupeau d'hommes innombrables qui fuient au hasard, se faufilant, sous des lueurs d'incendie, dans un dédale infernal et chaotique* » (139).

Le jour venu, le matin du 29 mai, on s'étonne presque que l'aviation ennemie ne pilonne pas davantage cette armée défaite. Les 6 chars et les 8 automitrailleuses, qui sont tout ce qui reste des blindés de la 3<sup>ème</sup> D.L.M., sont employés à contenir la poussée allemande sur les flancs de la retraite. Dans quelles conditions cette D.L.M., constituée en 6 groupements de 1.000 hommes, parvient-

elle le 30 mai à s'installer tant bien que mal dans les dunes à l'est de Malo-les-Bains (Nord) ? Depuis Ennecourt, ils ont parcouru 110 km en direction nord-ouest, soit à peine plus qu'en ligne directe (95 km) : la course à la mer s'est effectuée par le plus court. « *Ils attendront là, en ordre, avec une discipline parfaite, sous le vol des avions et sous le feu intermittent du 105 allemand [...], tandis que les Anglais continueront à embarquer* » (148). Un groupement a pu prendre la mer le 31 à 18 h.

Pour Delater et le G.S.D. 39, l'ordre de départ n'arrive que le 1<sup>er</sup> juin à 3 heures du matin. Au loin, il « *voit, par moments, s'éclairer encore les lourdes fumées noires qui planent sur les docks incendiés de Dunkerque* » (149). Près du pont reliant Malo à Dunkerque, « *long arrêt tragique [...] au milieu des cadavres de soldats anglais et français* » (150). Plus loin, à l'entrée d'une cave, ces gisants, ce ne sont pas des cadavres, mais deux soldats ivres-morts. Quelque temps après, Delater et les siens s'abritent dans une chapelle. Celle-ci est brusquement bombardée et les infirmiers du G.S.D. sont couverts de poussière blanche et de plâtras. L'un d'eux est blessé, on le soigne sommairement, car il tient à s'embarquer. On progresse à travers les ruines de Dunkerque « *au milieu des morts qui demeurent sans sépulture et [...] des mourants* » (156). Vers 15 h, on approche du quai d'embarquement. Mais l'attente s'éternise, sous les mitraillages des avions et les obus de 105. Enfin, ils embarquent sur un contre-torpilleur français, le *Flore*, passent à travers les épaves, les nappes huileuses, les coques des bateaux coulés, et arrivent à Folkestone (Grande-Bretagne) vers 23 h.

Dès lors, ils sont pris en charge par les Britanniques, montent dans un train vers une heure du matin. On leur offre du thé, des petits pains. Dans la matinée du 2 juin, ils passent dans des gares où la foule les acclame. À Devonport (près de Plymouth, en Cornouailles, après 500 km environ de trajet ferroviaire), pour Delater, « *bain savoureux après vingt jours sans toilette* » (164), et

déjeuner d'apparat. Gabriel a la joie de revoir son fils, dont il ignorait le sort. Il bénéficie, en raison de son âge autant que de son grade, d'un privilège presque inouï : une nuit dans un vrai lit ! Et, le 3, tous embarquent sur un croiseur qui, parti à 17 h, arrivera à Brest (Finistère) le 4 à 14 h. Là, « aucun accueil », mais « un très long train de wagons à marchandises » (165), qui parviendra le 6, à 2 heures du matin, à Conches (Eure, 18 km à l'est d'Évreux : 500 km en train à nouveau, mais dans des conditions bien différentes de celles des trains britanniques). Delater est rompu après avoir passé 28 heures sur la paille dans ce wagon sans confort, mais il a tenu à rester avec ses hommes.

Du 6 au 10 juin, la 3<sup>ème</sup> D.L.M. se reforme à Limours (Essonne, 40 km au sud-ouest de Paris, 120 km de Conches), sous les ordres du général Testard, le général De La Font ayant remplacé De Gaulle à la tête de la 4<sup>ème</sup> Division Cuirassée. « *En tout, mille cinq cents hommes environ. Très peu d'engins blindés [...], pas d'artillerie [...], pas de génie [...], pas d'intendance.* » (169)

La 3<sup>ème</sup> D.L.M. tente de combler le trou laissé dans le dispositif français par le départ des Britanniques, dans la région de Mortagne (Orne). Delater passe son temps à essayer de reconstituer un groupe sanitaire. Le 16, il parcourt dans cette intention, avec son second Dombre, et sans succès, près de 400 kilomètres au sud-ouest d'Alençon (Orne), et ils passent la nuit à Chinon (Indre-et-Loire) ; le lendemain, ils se remettent en route pareillement, mais le soir même, du côté de Manthelan et Sainte-Maure (Indre-et-Loire), « *dans la nuit [...] leur voiture heurte de front une [voiture] civile qui roule à toute allure en sens inverse* ». Les deux véhicules sont laissés sur place, inutilisables. Dombre doit partir « *sur une bicyclette d'emprunt* » (218) chercher du secours et il revient prendre son chef à bord d'un véhicule sanitaire.

À partir du 17, « *la retraite s'est précipitée, de Mortagne à Nogent-le-Rotrou jusqu'à Angers, en passant par le Mans et Château-Gontier* » (179). Le Corps de Cavalerie, comprenant la 3<sup>ème</sup> D.L.M., entend défendre Angers (Maine-et-Loire). C'est ce que le général Langlois confirme au général allemand qui, de La Flèche, lui lance au téléphone un ultimatum. Mais le préfet déclare Angers ville ouverte. Même la belle résistance, à Saumur, le 19 et le 20 juin, des cadets de l'école de Cavalerie n'a pas le pouvoir de changer le cours des choses ; elle permet seulement de mener à bien une retraite mieux organisée, avec des liaisons plus étroites entre les différentes unités.

En fait, le 19, le Corps de Cavalerie est la dernière grande formation qui subsiste au nord de la Loire, et, pour ne pas être encerclées, les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> D.L.M. (ou ce qui en reste) reçoivent l'ordre de se replier et traversent le fleuve aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire). Depuis son départ de Limours, si c'est bien de là qu'il est parti, avec la 3<sup>ème</sup> D.L.M. reformée, Delater aurait parcouru au moins 900 km (sans compter les 400 km qu'il dit avoir fait le 16, dans les régions d'Alençon et de Chinon), alors qu'il n'y aurait que 260 km sud-sud-ouest par le plus court. De Bressuire (Deux-Sèvres), Delater organise le transport vers le sud, par voie ferrée, des blessés et des malades. Sans cesse, on doit changer d'itinéraire. Parfois, on se perd.

Le 24, on traverse Angoulême (Charente), et on vient de trouver un bon emplacement pour s'installer, quand surgit un side-car allemand. Aragon a le réflexe de précipiter le départ du G.S.D., qu'un commandant allemand chevaleresque, voyant qu'il s'agit de véhicules sanitaires laisse passer !

C'est à Saint-Sornin (Charente-Maritime) que Delater « *le 24 au soir, apprend l'armistice par TSF* » (223). Il séjourne avec une partie de ses hommes à Javerlhac (Dordogne). « *Javerlhac... nom qui*

*résonne comme un roulement de tambour... mais qui, pour ces hommes déçus par la défaite, ne devait exprimer que le ralliement autour d'une espérance : rentrer chez soi et retrouver sa famille ! »* Du moins, le peuvent-ils, puisque, à la différence de beaucoup d'autres, leur acharnement à combattre, même pendant leur repli, leur vaut d'échapper à la captivité. Ils ont bénéficié en outre de l'avantage d'avoir gardé leurs véhicules en quantité suffisante. Des Ponts-de-Cé à Javerlhac, ils ont fait 320 km environ dans la direction sud-sud-est, soit à peine plus que par le plus court : là encore, le parcours s'est effectué sans détours ni retard, sous la pression de l'ennemi.

Le Corps de Cavalerie et la 3<sup>e</sup> D.L.M. sont dissous le 10 juillet. *« Le général Langlois vint faire d'émouvants adieux à la division et dire à ses officiers présents combien il était fier d'avoir commandé au feu une si belle unité »* (225). De son côté, Delater, le 18 juillet, à la veille de sa démobilisation fait ses adieux et adresse ses félicitations au G.S.D. 39. Plus généralement, on sent bien qu'il a apprécié "l'esprit cavalier", dont les D.L.M ont donné un remarquable exemple. *« Ils ont fait la guerre, – mieux que quiconque, – ces hommes, et cependant ils sentaient bien qu'elle est une monstruosité anachronique des temps modernes, subies par l'humanité comme un cataclysme périodique. »* (232)

Gabriel DELATER (1883-19..), *Avec la 3<sup>ème</sup> D.L.M. et le Corps de Cavalerie, janvier-juillet 1940-* 235 p., éd Arthaud, avril 1946 – Le livre fait alterner des chapitres donnant de façon assez impersonnelle un tableau d'ensemble de l'action des grandes unités dont il fait partie et d'autres en forme de récit personnel, où l'auteur apparaît, comme on l'a dit, sous le nom de Gérard Daumis.

# TABLE DES MATIERES

<b>Préface .....</b>	<b>7</b>
<b>Avant-propos .....</b>	<b>11</b>
<b>Les événements historiques .....</b>	<b>23</b>
<b>1<sup>ère</sup> partie : Récits des témoins militaires.....</b>	<b>27</b>
Premier groupe : les officiers.....	29
1 Gabriel DELATER (57 ans), <i>un médecin lieutenant-colonel dans les combats de Wallonie, l'enfer de Dunkerque et le repli jusqu'en Dordogne.....</i>	29
2 Daniel BARLONE (56 ans), <i>un capitaine à cheval sur la route de Dunkerque.....</i>	42
3 Georges GAUDY (45 ans), <i>un capitaine, vétéran de l'autre guerre, dans les marais de l'Aisne .....</i>	52
4 Abbé Albert LENOIR (39 ans), <i>l'aumônier du colonel De Gaulle..</i>	57
5 André MISSENERD (39 ans), <i>un capitaine artilleur qui ne veut pas s'avouer vaincu et qui, fait prisonnier dans les Vosges, s'évade moins de cinq jours plus tard .....</i>	67
6 Jacques WARNIER (39 ans), <i>un lieutenant artilleur engagé corps et âme dans la bataille de Xertigny, jusqu'à sa mise hors de combat .....</i>	73
7 Georges FRIEDMANN (38 ans), <i>un lieutenant, gestionnaire d'un hôpital, puisant sa force dans la lecture de Marc-Aurèle, au cours de la débâcle .....</i>	84
8 Roger LEFEVRE (33 ans), <i>un député, capitaine dans l'infanterie, en Belgique, à Dunkerque, dans les derniers combats de Normandie, et comment il a évité d'être capturé .....</i>	100



*Les Jours de Juin 1940*

9 Julien GRACQ (30 ans), <i>lieutenant d'infanterie projeté inutilement jusqu'aux Pays-Bas, puis en mission de sacrifice près de Dunkerque</i> .....	112
10 André SOUBIRAN (30 ans), <i>La compassion d'un médecin en uniforme pour toutes les victimes qu'il recueille, militaires ou civiles, de la Lorraine à la Normandie</i> .....	123
11 Lucien CARRON (29 ans), <i>un sous-lieutenant d'Infanterie, défenseur acharné d'un pont sur l'Aisne</i> .....	141
12 Robert WILLIAME (29 ans), <i>l'As de la chasse française et ses huit victoires en juin 1940</i> .....	148
13 Roger IKOR (28 ans), <i>lieutenant d'un régiment d'infanterie qui tourne en rond entre la Wallonie et le département du Nord, et qui ne trouve l'occasion de se battre pour de bon, avant la capture, qu'à proximité de Lille assiégée</i> .....	159
14 Armand LANOUX (27 ans), <i>un lieutenant pacifiste dans la bataille de Rethel</i> .....	176
15 Paul-André LESORT (25 ans), <i>les deux batailles d'un jeune sous-lieutenant qui prend très à cœur ses responsabilités</i> .....	185
16 Michel THIERY (25 ans), <i>un lieutenant blessé chez les Augustines de Malestroit</i> .....	196
17 Daniel THOMAS (24 ans), <i>un sous-lieutenant d'artillerie lourde hippomobile sur les petites routes de Belgique, rescapé de Dunkerque, mais fait prisonnier à son retour en France, à la fin s'évade</i> .....	200
18 Louis GENDRON (23 ans), <i>un jeune aspirant qui mène bien cavalièrement sa guerre et sa troupe</i> .....	213
Deuxième groupe : les sous-officiers et les gradés .....	223
19 Henri SOURBIER (âge non précisé, la quarantaine environ), <i>sous-officier du Train circulant entre le front et l'arrière</i> .....	223
20 Christian HABRIOUX (35 ans), <i>un simple brigadier qui se révèle meneur d'hommes dans la débâcle</i> .....	228

Les Jours de Juin 1940

21 Louis-Gérard VILLEROY (âge non précisé), <i>sur la barricade aux portes d'Amiens</i> .....	233
22 Maurice POULY (32 ans ?), <i>la guerre de mouvement d'un sous-officier près de la frontière du Luxembourg</i> .....	239
23 Georges GAIN (28 ans), <i>Sergent-chef du Génie, chargé de la destruction de ponts sur la Seine</i> .....	244
24 Claude ROY (25 ans), <i>veillée d'armes nocturne d'un caporal, dans son char embossé sur la rive gauche de la Loire</i> .....	252
25 Gabriel GAUTIER (24 ans), <i>un maréchal des logis artilleur qui, bousculé par la percée de Sedan, se replie à travers la Meuse, à petites étapes</i> .....	256
26 Pierre ROUMAT (23 ans), <i>un sergent qui tient bon tout au long de la campagne de Belgique et de la retraite, pour finir blessé à Dunkerque et prisonnier</i> .....	264
27 Gilbert GRODOS (21 ans), <i>un adjudant d'artillerie belge aux premières loges sur le canal Albert, lors de l'attaque allemande du 10 mai, et qui va poursuivre la guerre en France après la capitulation du roi Léopold III</i> .....	274
Troisième groupe : les simples soldats .....	285
28 Fernand GRENIER (39 ans), <i>un député communiste simple soldat du Génie</i> .....	285
29 Raymond QUENEAU (37 ans), <i>à "l'arrière-garde de l'arrière-garde"</i> .....	293
30 Lucien REBATET (37 ans), <i>un fasciste deuxième classe au cinquième bureau</i> .....	298
31 Georges SADOUL (36 ans), <i>deuxième classe dans une compagnie radio, cantonné au sud du Haut-Rhin, puis jeté dans la bataille de la Somme, enfin en retraite, par-delà la Loire, jusqu'en Dordogne</i> .....	308
32 Jean MALAQUAIS (32 ans), <i>un pionnier sans illusion, mais non sans détermination</i> .....	326

33 François DORNIC (29 ans), un fantassin foudroyé dans les bois des Ardennes .....	334
34 Lucien GERMAIN (27 ans), un fantassin "alpin" dans la nouvelle bataille du Chemin des Dames .....	339
35 Guy ROBERT (27 ans), un chasseur à pied isolé qui parvient à rejoindre, en territoire hostile, la poche de résistance de Saint-Valery-en-Caux .....	343
36 Claude MAURIAC (26 ans), la débâcle comme épreuve intérieure et découverte de la lutte des classes .....	351
37 Pierre COUPAYE (24 ans), un auxiliaire médical désabusé dans la débâcle .....	359
<b>2<sup>ème</sup> partie : Récits des témoins civils.....</b>	<b>365</b>
Premier groupe : les hommes .....	367
1 Félix KLEIN (abbé, 78 ans), un vieux pèlerin en soutane, non dénué d'humour, dans Orléans dévasté et au milieu du combat de Chabris .....	367
2 Abel POSIERE (72 ans), le maire intérimaire de Valenciennes ...	377
3 Paul LEAUTAUD (68 ans), Un vieux misanthrope ostensiblement indifférent au malheur collectif .....	381
4 Léon WERTH (62 ans), un intellectuel qui roule au ralenti dans la cohue, et fait, à l'occasion, de remarquables rencontres, en bien et en mal .....	392
5 Alfred PIRIOT (probablement sexagénaire), le court exode à pied d'un Vendômois et de son groupe d'une douzaine de personnes, poussés à un départ précipité par le bombardement dévastateur et sanglant de leur ville .....	399
6 Charles BOURRAT (56 ans), le préfet de Metz face à l'invasion	407
7 Georges ADREY (50 ans environ), Un métallo de Paname qui pousse sa brouette jusqu'au-delà de la Loire .....	411

## Les Jours de Juin 1940

8 André BOURDON (45 ans), <i>l'exode en chalutier, de Dieppe à Lorient, et retour par voie de terre</i> .....	423
9 Jean MOULIN (41 ans), <i>le préfet d'Eure-et-Loir face à l'afflux des réfugiés puis à la barbarie de l'invasisseur</i> .....	429
10 Alexander WERTH (39 ans), <i>un journaliste britannique francophile qui vit "un cauchemar comique", de Paris à Bordeaux, à la recherche d'informations fiables</i> .....	440
11 Zoltán SZABÓ (28 ans), <i>un journaliste hongrois devant l'effondrement français</i> .....	448
12 Andrzej BOBKOWSKI (27 ans), <i>le tour de France cycliste d'un Polonais</i> .....	456
13 Jacques SAMUEL (21 ans), <i>quatre-cents bornes à vélo, à la grâce de Dieu</i> .....	466
Deuxième groupe : les femmes .....	473
14 Berthe AUROY (60 ans), <i>une institutrice de Chartres réfugiée à Moulins</i> .....	473
15 Marguerite BLOCH (54 ans), <i>une femme de tête et sa fille enceinte, infatigables marcheuses</i> .....	478
16 Jeanne DÉCOMBE (46 ans), <i>une brave femme qui assiste à l'arrivée des Allemands à Pontailier-sur-Saône (Côte-d'Or)</i> .....	489
17 Germaine BOIVIN (38 ans), <i>une boulangère qui cherche à rejoindre ses enfants</i> .....	502
18 Marie-Louise LARROQUE (35 ans) et son fils Jean (14 ans), <i>une mère et son fils auxquels l'errance à pied jusqu'en Sologne a laissé des souvenirs qui se complètent, ou parfois se nuancent, selon la personnalité et les préoccupations de chacun</i> .....	509
19 Simone DE BEAUVOIR (32 ans), <i>désarroi, larmes, et fuite en Anjou d'une philosophe parisienne</i> .....	518
20 Mercédès BOUTON (32 ans), <i>une cycliste d'un heureux naturel, sociable et crâne sur la route de Sully</i> .....	527

## Les Jours de Juin 1940

21 Lisa FITTKO (31 ans), <i>une militante antinazie internée au Vél' d'Hiv' et à Gurs</i> .....	538
22 Anne JACQUES (une trentaine d'années), <i>infirmière bénévole en gare de Tours</i> .....	544
23 Hélène GAUTHIER (28 ans), <i>une institutrice et ses élèves, à la débrouille sur les routes de la Sologne et du Berry</i> .....	551
24 Janine SAINT-QUENTIN (26 ans) : <i>la débâcle vue de Niort par une jeune épouse inquiète</i> .....	557
Troisième groupe : les jeunes .....	562
25 Benoîte (19 ans) et Flora (15 ans) GROULT, <i>deux jeunes Parisiennes d'un milieu aisé, réfugiées en Bretagne, aussi irritées par le conformisme d'une partie de leur entourage qu'inquiètes pour leur avenir personnel</i> .....	562
26 Eugène KURTZ (19 ans) : <i>les conscrits alsaciens tournent en rond</i> .....	573
27 Jean NICAISE (19 ans), <i>Le "roman d'apprentissage" d'un jeune Belge sur la longue route de l'exode, de Charleroi à Lacaune-les-Bains</i> .....	577
28 Janine NATHAN (18 ans), <i>une étudiante bisontine et son exode presque sans histoire jusqu'au Périgord noir</i> .....	584
29 Lucien LE GALL (18 ans), <i>Trois adolescents à l'arrière d'un camion, sans vêtements de rechange, sans papiers, les jambes pendantes et la bourse vide</i> .....	589
30 Henri BAILLY (17 ans), <i>un scout bourguignon sur la route de la Vendée</i> .....	600
31 Simone VOSCH (14 ans), <i>une collégienne belge sur les rives de la Loire, prête à tout accepter pour que revienne la paix</i> .....	605
32 Monique D'HESSÉ (12 ans), <i>de l'Aisne en Charente, une jeune réfugiée primesautière et patriote</i> .....	619
33 Françoise LAUNOIS (12 ans) : <i>l'exil vendéen enchanté d'une adolescente champenoise</i> .....	625

*Les Jours de Juin 1940*

34 René RIOUL (5 ans 1/2), <i>un enfant dans sa poussette sur les routes de Beauce</i> .....	630
35 Gérard MAILLARD (5 ans), <i>quelques images qui s'incrument dans la mémoire d'un enfant, sur le pont de Gien, avant qu'il saute</i> .....	634
36 Monique MAUGRAS (5 ans), <i>un drame familial, le drame national, dans les souvenirs d'une petite fille</i> .....	637
37 Claude WILWERTH (3 ans), <i>Souvenirs d'un très jeune enfant belge transplanté à la faveur de l'exode sur les rives de la Méditerranée</i> .....	640
<b>Finale : Relectures croisées des récits des témoins (<i>quelques thèmes récurrents</i>)</b> .....	<b>647</b>
<b>Éléments de bibliographie</b> .....	<b>721</b>
<b>INDEX DES LIEUX</b> .....	<b>723</b>

Achévé d'imprimer le 26 juin 2023  
Par les Editions Scripta – 54730 Gorcy  
info@editions-scripta.com  
n° éditeur : 02768

n° ISBN : 9782353214556  
dépôt légal : 3<sup>ème</sup> trimestre 2023